

PRÉAMBULE

Défi

Un extraterrestre qui visiterait la France serait surpris par les controverses sur ce pays et sa définition, par la passion qui les caractérise, par les invectives qui les accompagnent. Voulant se doter d'une approche plus objectivée, il se pencherait sur l'histoire de France. Il y découvrirait alors des tensions et des luttes pluriséculaires entre deux tendances traduites en de multiples variations. Il constaterait la confrontation entre une France diverse et plurielle et une France se voulant unicitaire et homogène, entre une France en quête d'égalité, comme au moment de la Commune de Paris, et une France théorisant l'inégalité, comme pendant la période de Vichy. Il s'étonnerait des significations antinomiques données aux mêmes termes selon les protagonistes. Il s'arrêterait en particulier sur les avatars du mot « universel » et attirerait notre attention sur le fait qu'il est revendiqué par tous comme constitutif de l'entité France. Il soulignerait cependant que le terme est tantôt défini comme signe de

Préambule

supériorité française et tantôt comme indice de l'appartenance à une même humanité appelant une exigence d'émancipation et d'égalité entre les peuples et les hommes. Il serait surpris de l'histoire officielle enseignée aux Français d'aujourd'hui, des silences de certains auteurs sur certaines périodes, certains événements et certains engagements. Ce recours à l'histoire le rendrait encore plus perplexe qu'au début de son investigation. La France serait-elle inexplicable car trop contradictoire ? Serait-elle schizophrène dans ses aspirations ?

Notre extraterrestre conclurait sans doute à la nécessité de ne pas rechercher une France unique. Il en reviendrait, après ce détour par l'histoire, à interroger les oppositions de cette France en se penchant sur les femmes et les hommes qui l'ont bâtie. Ces Français et ces étrangers, qui ont fait et font la France, ont rêvé et ont agi pour réaliser leurs ambitions. En fonction des intérêts en jeu et des rapports de force, ces rêves ont pris les couleurs d'un cauchemar durant l'esclavage et la colonisation, avec les Versaillais, pendant la Première Guerre mondiale, au temps de la collaboration pétainiste et, aujourd'hui, quand il est question d'utiliser des tests ADN pour contrôler le regroupement familial des immigrés et lorsque des policiers arrêtent des enfants sans papiers. Leurs songes ont pris aussi, à d'autres périodes, les couleurs de l'espoir et de l'utopie libératrice : avec la Révolution de 1789, la Commune de Paris, grâce aux opposants à la boucherie internationale qu'a été la Première Guerre mondiale, lors des actions et des réalisations du Front populaire, avec les résistants pendant la Seconde Guerre mondiale, à la faveur des engagements courageux d'une minorité de militants anticolonialistes, au moment de Mai 68 et, aujourd'hui, quand des enseignants du réseau Éducation sans frontières s'opposent à l'expulsion de leurs élèves sans papiers.

L'histoire amènerait ainsi notre visiteur à la réalité présente. Il penserait alors à Montesquieu et à sa célèbre ques-

tion : « Comment peut-on être persan ? » Interrogation qui en pose implicitement une autre s'agissant de notre propos : « Comment peut-on être autre chose que français ? » ou, plus exactement, compte tenu du milieu social décrit dans les *Lettres Persanes* : « Comment peut-on être autre chose que parisien ? » Il suffisait à Rica et Usbek, les deux protagonistes des *Lettres persanes*, de quitter leurs costumes et de s'habiller comme les indigènes de France pour passer inaperçus ; ils n'étaient alors plus l'objet de ce questionnement identitaire et de ses conséquences en termes de regard sur l'autre (l'étranger) et de traitement de l'autre. Ils devenaient banals et ne déclenchaient plus de regards particuliers ni de curiosités spécifiques. C'est donc sur les apparences et le sentiment subjectif de différence que se met en place la frontière entre un « nous » et un « eux », que s'enclenche la relation et se déploient les représentations sociales de soi et de l'autre ou les préjugés sur soi et sur les autres.

Le regard sur la France contemporaine nous contraint à complexifier l'hypothèse. Une enquête récente du Bureau international du travail débouche sur le résultat suivant : près de quatre fois sur cinq, un candidat à l'embauche originaire du Maghreb ou d'Afrique subsaharienne a moins de chance que les autres postulants d'être engagé. Nous pouvons raisonnablement affirmer que la plupart d'entre eux ne se sont présentés ni en boubou ni en djellaba. Pour une part importante, ces candidats sont français de naissance, ils sont le résultat, si l'on peut dire, du système social français en général et de son système scolaire en particulier. S'habiller « à la française » ne suffit donc pas à faire cesser le traitement d'exception et ses conséquences négatives. D'autres facteurs que le costume agissent pour enclencher le traitement différencié : la consonance du nom et du prénom, et l'apparence physique par exemple. Bref, tout ce qui peut faire soupçonner une origine étrangère.

Préambule

«Qu'est-ce qu'être français?» À en croire les publications récentes construites autour de cette question et de ses dérivés, l'interrogation est d'actualité: *l'Identité de la France* de Fernand Braudel, *Fier d'être français* et *L'Âme de la France: une histoire de la nation des origines à nos jours* de Max Gallo, *Qu'est-ce que la France?* d'Alain Finkielkraut, *Qu'est-ce qu'être français?* de Patrick Weil, etc. À ces ouvrages nombreux, il faut ajouter les colloques et les conférences multiples qui traitent du même thème.

Que nous est-il donc arrivé pour que nous soyons aussi inquiets? Des troupes de barbares ont-elles envahi le territoire national avec la volonté d'éradiquer notre langue, de faire disparaître notre nation et de détruire nos héritages? Le danger est-il tel que nous ayons besoin de convoquer un Astérix, une Jeanne d'Arc ou un Napoléon? Sommes-nous à ce point assiégés qu'il faille entonner l'hymne national pour nous mobiliser contre des «féroces soldats» qui viendraient menacer «nos femmes et nos enfants»?

Une partie des titres de ces ouvrages utilise à dessein le vocabulaire de la dramatisation. Des termes comme «âme» ou «identité» soulignent la gravité d'une situation et l'urgence d'une réaction. Plus globalement, la teneur et la tonalité de ces écrits indiquent que nous sommes ici devant un sujet polémique, polysémique et politique lourd de conséquences. L'interrogation identitaire tend à se muer en passion politique. Le débat est en premier lieu polémique car il se construit de manière binaire et catastrophiste. On y parle, alors de «déclin de la nation», de «fierté d'être français», de «danger de dissolution de l'identité française», d'une part; de «tentation pétainiste», de «dérive culturaliste et ethniciste», de «nostalgie d'empire», d'autre part. Il est en second lieu polysémique en mélangeant des registres et des vocabulaires issus de plusieurs champs, en passant aisément du discours de la démonstration historique ou sociologique

à celui de l'affirmation dans un style «café du Commerce». Enfin, le débat est politique dans la mesure où les réflexions et les analyses sur le passé et le présent sont explicitement articulées à des prises de position et à des choix politiques qui peuvent alors orienter l'avenir.

La question de l'identité hante donc notre société à tort ou à raison. La chose n'est pas nouvelle. C'est aussi autour d'une menace pour notre identité et pour notre âme que s'est argumentée la répression des communards. Leur volonté de «monter à l'assaut des cieux», pour reprendre la belle formule de Marx, était analysée comme une remise en cause des valeurs françaises éternelles et c'est pourquoi la Commune de Paris était, déjà à l'époque, présentée comme «l'anti-France». Les mêmes arguments de péril pour notre identité étaient encore présents dans les discours de Pétain pour le retour à la «vraie France». La même logique s'est déployée pour s'opposer à la laïcité lors de la III^e République. Les écrits d'un Charles Maurras ou d'un Maurice Barrès sont emplis de ces termes et de cette théorie. Le danger est toujours le même: l'oubli des racines, les sirènes de l'étranger, l'anti-France prenant les visages de Joseph Garibaldi pendant la Commune ou de Missak Manouchian fusillé au fort du Mont-Valérien pendant le régime de Vichy.

Et nous qui pensions naïvement que l'ancienneté de nos racines et de notre identité, que soulignent ces mêmes auteurs, nous permettait d'être sereins face aux mutations du monde contemporain... Nous nous trompons: la menace serait toujours là, en permanence, prête à nous détruire.

Cette lancinante question de l'identité fait régulièrement la une de nos médias et elle a même fait irruption au cœur de la dernière campagne présidentielle. À notre sens, de manière générale et dominante, un débat préliminaire manque. Répondre à la question «qu'est-ce que la France?» ou «qu'est-ce qu'être français?» suppose qu'une autre interrogation soit auparavant élucidée: qu'est-ce que l'identité?

Préambule

Cette dernière question, valable pour tous les niveaux identitaires, est encore plus complexe lorsque l'on parle de groupes sociaux aussi vastes et aussi mouvants que les nations. Or, en la matière, de façon inégale selon les époques et leurs enjeux sociaux et politiques, deux grands paradigmes s'affrontent : celui d'une constitution essentialiste de la nation et celui d'une construction sociale et historique de la nation. Les ouvrages et discours mentionnés plus haut participent au débat et à la polémique, et ils peuvent, selon nous, s'ordonner autour de ce clivage. Bien entendu, de multiples nuances existent qui tentent d'articuler les deux conceptions. Elles buttent cependant sur un même écueil : le caractère très antagoniste des deux paradigmes du fait qu'ils ont des conséquences politiques opposées.

Nous qualifierons le premier paradigme d'«essentialiste» en ce sens qu'il pose comme postulat l'idée d'une «essence nationale» se déployant dans l'histoire. L'histoire d'une nation n'est alors que celle du déroulement de cette essence. Ainsi, les Gaulois et leur «goût de la liberté» seront les uniques référents pour expliquer les résistances d'autres périodes de l'histoire de France. De même, Clovis et Jeanne d'Arc seront régulièrement cités pour éclairer notre identité chrétienne ou notre attachement à la patrie. Enfin, la Révolution française et sa déclaration des droits de l'homme ne seraient que la poursuite d'une quête de l'universel déjà présente dans la formule «France fille aînée de l'Église». À l'extrême, l'histoire n'existerait même plus, car les permanences et les invariances seront considérées comme prédominantes (voire comme uniques) et les mutations et les transformations comme secondes et seulement d'apparence. C'est au sein de ce paradigme que peuvent émerger des approches et des expressions en termes de «génie français», de «France éternelle» et «d'âme de la France». L'âme ou le génie seraient, justement, ce qui ne s'acquiert pas mais ce qui s'hérite ou ce qui nous est attribué à la naissance, un don. Elle et il ne sont pas les produits de l'action humaine mais, au contraire, déterminent celle-ci.